

ON NE PLAISANTE PAS AVEC LES SACREMENTS NICOLA BUX

PRÉFACE DU CARDINAL ROBERT SARAH



ARTÈGE

On ne plaisante pas avec les sacrements

Nicola Bux

On ne plaisante pas avec les sacrements

Préface du cardinal Robert Sarah

Traduction d'Esther Barbier

ARTÈGE

Nicola Bux, *Con i Sacramenti non si scherza*
© 2016 Edizioni Cantagalli S.r.l., Siena - Italia

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

Pour la présente édition en langue française
© Groupe Elidia, 2017
Éditions Artège
10, rue Mercœur - 75 011 Paris
9, espace Méditerranée - 66 000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 979-10-336-0360-3
EAN pdf : 9791033605287

En mémoire de mon cher frère Andrea

Préface

La Lettre aux Hébreux nous exhorte à conserver la grâce divine, puisque « par elle nous rendons à Dieu un culte qui lui soit agréable, avec religion et crainte. En effet, notre Dieu est un feu consumant » (12,28-29). Notre culte, donc, est agréable à Dieu, s'il est accompli avec religion et crainte, dans la mesure où il a lieu en sa présence. On récite même lors de la collecte du lundi de la semaine IV du carême : « Ô Dieu qui renouvelles le monde par tes sacrements, fais que la communauté de tes enfants s'édifie par ces signes mystérieux de ta présence et ne demeure pas privée de ton aide pour la vie de chaque jour. » La présence divine (*Shekinah*), à qui s'adressait le culte d'Israël, est devenue sacrement grâce au mystère de l'incarnation, de la passion et de la résurrection de Notre Seigneur Jésus Christ. C'est autour de ce fait que se développent la recherche et la réflexion de Nicola Bux dans le livre que nous présentons, en donnant aussi la raison du titre : *On ne plaisante pas avec les sacrements*.

Comment peut-on seulement imaginer se moquer de la présence de Dieu ? Comment est-il possible de plaisanter avec les sacrements, qui sont les signes efficaces – nous pourrions dire les médicaments, surtout le médicament de l'immortalité qu'est l'eucharistie – pour guérir des plaies du péché et nous redonner la santé ? Peut-on

plaisanter avec les médicaments? Certainement pas. Et pourtant, comme nous l'a rappelé à de nombreuses reprises Benoît XVI, nous assistons, dans ces années de l'après-Concile, à des «déformations de la liturgie à la limite du supportable», presque un crescendo sans fin. C'est pourquoi Jean-Paul II, dans l'encyclique *Ecclesia de Eucharistia*, donna mandat pour promulguer l'instruction *Redemptionis Sacramentum*, publiée en 2004 par la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements, en concertation avec la Congrégation pour la doctrine de la foi – parce que la *lex credendi* est en jeu dans les sacrements. C'est la même préoccupation qui a poussé Benoît XVI à promulguer en 2007 l'exhortation apostolique *Sacramentum Caritatis* et le motu proprio *Summorum Pontificum*, car il était convaincu que seul le rapport entre le nouveau et l'ancien pourrait produire une contagion vertueuse, un enrichissement mutuel pour rééquilibrer le sort du rite romain. Par conséquent, l'auteur a raison de mettre en relation la foi et la liturgie des sacrements, que ce soit dans la forme ordinaire ou dans celle extraordinaire.

Ne pas plaisanter avec les sacrements signifie, avant tout, mettre le Sacrement des sacrements au centre, le Saint-Sacrement, inexplicablement déclassé aujourd'hui, au nom d'un fantomatique conflit des signes : on dit que le tabernacle ne peut être sur l'autel où le Seigneur se fait présent dans la messe. La même chose s'est produite avec la croix. Au contraire, le tabernacle, et plus particulièrement la croix, fournit l'orientation *Ad Dominum*, si indispensable en cette époque, dans laquelle beaucoup voudraient se passer du Seigneur, ou vivre comme si

Dieu n'existait pas, afin de faire tout ce qu'ils veulent. Le père Bux rappelle, dans l'introduction de son livre, les paroles de Jérémie : « Ils ont tourné vers moi le dos, non la face » (Jr 32,33) et il les commente ainsi : « Si Dieu est présent dans le sacrement, la liturgie d'aujourd'hui est, de fait, "dos à Dieu". Cela n'a servi à rien d'avoir redécouvert sa, soi-disant, dimension eschatologique – le Seigneur qui vient nous visiter, comme nous le disons dans le *Benedictus*, pour nous sauver –, ni l'ecclésiologie de communion, qui descend en regardant la Trinité, non en se regardant entre prêtres et peuple. Le tournant anthropocentrique a apporté dans l'Église une grande présence de l'homme, mais peu de présence de Dieu. »

Et un autre passage du livre dit : « L'oubli de Dieu est le danger le plus imminent de notre temps. À cette tendance, la liturgie devrait opposer la présence de Dieu. Mais que se passe-t-il si l'oubli de Dieu entre jusque dans la liturgie, si dans la liturgie nous pensons seulement à nous-mêmes ? »

L'Église tourne le dos au surnaturel et cesse de consacrer le monde. Ainsi, « le ciel du christianisme est vide » – écrit le philosophe Umberto Galimberti – puisque, à son avis, le christianisme a non seulement « perdu la dimension du sacré », mais il a aussi « désacralisé le sacré¹ ». L'encyclique *Lumen fidei* le reconnaît également : « Notre culture a perdu la perception de cette présence concrète de Dieu, de son action dans le monde. Nous pensons que Dieu se trouve seulement au-delà, à un autre niveau de réalité, séparé de nos relations concrètes » (n. 17). En revanche,

1. Cf. U. GALIMBERTI, *Le Christianisme. La religion du ciel vide*.

le sacré pour les chrétiens est la présence de Dieu et de tout ce qui le concerne, par conséquent: «Le réveil de la foi passe par le réveil d'un nouveau sens sacramentel de la vie de l'homme et de l'existence chrétienne, qui montre comment le visible et le matériel s'ouvrent sur le mystère de l'éternité» (*Ibidem* n. 40). Les sacrements sont un moyen particulier pour entrer en contact avec Dieu.

Dans la crise du sens qui parcourt le monde, voici la perspective d'un livre sur les sacrements: aider les fidèles à redécouvrir la liturgie sacramentelle de l'Église, dans sa plénitude de vie et de vérité, et à relire l'histoire et la signification des sacrements chrétiens, afin de rendre sa propre foi vécue, capable d'améliorer l'existence quotidienne de l'homme; mais également fournir un instrument pour satisfaire la curiosité de ceux qui s'intéressent au problème de la foi, du point de vue de l'évolution culturelle et des coutumes.

L'homme d'aujourd'hui a «la nécessité d'être touché par le Seigneur. C'est la foi que nous trouvons toujours et cette foi est suscitée par l'Esprit Saint».

Dans cette optique, ce livre présente les sacrements en général et, dans l'ordre propre au *Catéchisme de l'Église catholique*, les sacrements de l'initiation chrétienne (baptême, confirmation, eucharistie), de la guérison (réconciliation, onction des malades) et du service de la communion (mariage et ordre), sans exclure l'aire étendue des sacramentaux. Il les présente dans la forme ordinaire et dans la forme extraordinaire du rite romain. Il cherche à répondre aux interrogations les plus débattues, dans l'intention de toucher aux questions les plus épineuses.

L'intérêt des jeunes en particulier pour la liturgie antique démontre qu'« il est en train de se produire, effectivement, un passage culturel et générationnel dans la perception de la liturgie, mais peu s'en alertent, bien que l'on parle beaucoup de "signes des temps" ».

Dans son introduction, Nicola Bux affirme que dans les sacrements nous sommes « face à face avec le Christ » : les sacrements sont ce qui est resté visible de lui, après l'ascension, comme le rappelle saint Léon le Grand. Sa parole elle-même s'est faite chair ; par conséquent on ne peut pas penser que la parole de Dieu est autre chose que la « chair » et la *virtus* sacramentelle. « Tous les sacrements sont la conséquence de l'incarnation du Verbe en Jésus : si celui-ci ne s'était pas fait chair, sa présence n'existerait pas et ses actes, ses actions, ne seraient pas possibles : "Jésus nous a touchés, et, par les sacrements aussi il nous touche aujourd'hui" », rappelle encore *Lumen Fidei* (31). Ceux-ci sont, certes, les actions du Christ et de l'Église, mais ces actions ne seraient pas efficaces si lui n'était pas présent.

Vatican II parle de sacrements de la foi : « Les sacrements ont pour fin de sanctifier les hommes, d'édifier le corps du Christ, enfin de rendre le culte à Dieu ; mais, à titre de signes, ils ont aussi un rôle d'enseignement. Non seulement ils supposent la foi, mais encore, par les paroles et les choses, ils la nourrissent, ils la fortifient, ils l'expriment ; c'est pourquoi ils sont dits sacrements de la foi » (*Sacrosanctum Concilium*, 59).

Les sacrements – rappelle l'auteur – ne sont pas des symboles vides qui renvoient à l'invisible, mais ils sont la réalité – de *res*, chose – visible de l'invisible, puisqu'ils